

# LES VOIX



REVUE MENSUELLE  
PARAISSANT A LA  
CHAUX-DE-FONDS  
ART LITTERATURE  
MUSIQUE  
OCTOBRE L'AN 1919  
HAEFELI & C° EDITEURS

## Notes sur Charles Humbert



Un soir que j'écrivais sous ma lampe, dans ma petite chambre parisienne, tapissée, en vertu de quelle harmonie préétablie ? d'un sombre papier rouge, on frappa à ma porte. Sur le palier se tenait mon ami de collège Louis Perret, et, par-dessus son épaule, j'entrevis une figure vigoureuse et grave, qui m'apparut, dans la pénombre de l'allée, plus dramatique que de raison.

— Qui est, dis-je avec une désinvolture qui me fut aisément pardonnée, qui est cet Hamlet de faubourg ?

Et Louis Perret, le peintre délicat et trop défiant de lui-même pour affronter les publics, Louis Perret, souriant finement, présenta :

— Humbert.

Quand le nouveau venu eut examiné ma chambre, quand il eut promené les yeux sur mon horizon nocturne où, par-dessus la ligne des toits, le dôme du Val-de-Grâce, tout noir, incisait dans le ciel sa noble silhouette, nous nous assîmes sur mon lit bas, qui pouvait servir de divan, et nous devisâmes une heure ou deux. Il fut question, je crois, du Louvre et des collections privées, dont mes amis forçaient les portes, malgré les consignes jalouses, avec cette effronterie presque inconsciente dont s'arment les curiosités toutes neuves. Nous plaisantâmes Humbert sur le quartier de la Villette, où il logeait, parmi la barbarie populacière, et si loin du cœur sacré de la Ville, où le ramenaient, tous les matins, ses ferveurs adorantes, puis nous égrenâmes le chapelet passionné de nos admirations littéraires. Je parlai de Claudel et de Barrès sur un ton qui lui plut, et il s'étonna, un peu naïvement, qu'un Sorbonnard ait pu s'éprendre de beautés si peu scolastiques.

Telle fut ma première entrevue avec Charles Humbert. Au cours de nos rencontres, d'abord espacées, et de plus en plus fréquentes, dans des soupers où les idées, hétéroclites ou sensées, moussaient et pétillaient à l'instar des vins généreux, dans nos bamboches spiritualisées par de graves discussions, comme dans nos sérieux tête-à-tête, se fila peu à peu une intimité qui m'est précieuse, et qui m'autorise aujourd'hui à parler de lui.

Hamlet de faubourg ! J'ai dû réformer, depuis, ce jugement un peu hâtif. Une nature aussi abondante que la sienne veut être patiemment découverte : ne se découvre-t-il pas à lui-même tous les jours, à mesure que ses énergies profondes, mûries en actes, émergent dans la claire lumière de sa conscience ?

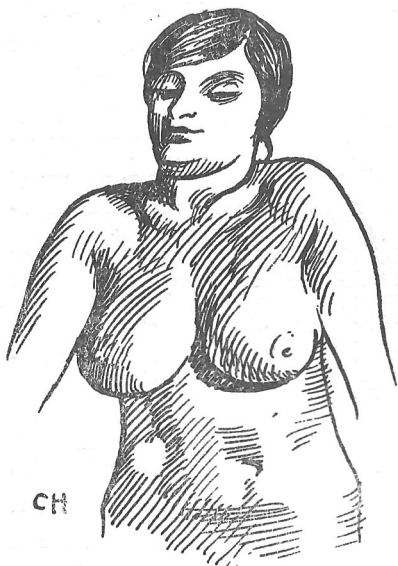
Du faubourien, c'est à peine s'il a l'extérieur : la simplicité un peu négligente de sa mise se corrige d'une sévérité quasi monacale et pour la truculence de son verbe, elle tient à l'impétuosité de ses sentiments, comme au tour imaginatif de sa pensée : quand il envoie au bordel tout ce qui le révolte en art ou en littérature, comme en morale, c'est qu'il a besoin d'exalter ses répugnances et d'affirmer énergiquement son amour de la probité. Et cette fureur hyperbolique de l'indignation, cette langue exaspérée. avec le don de colorer tout l'univers du sentiment qui l'occupe, voilà par où M. Humbert peut ressembler à Hamlet. Comme le prince d'Elseur, il serait tenté de s'écrier en apprenant une infamie :

« Vous avez commis une action qui flétrit la grâce et la rougeur de la modestie ; qui fait qualifier la vertu d'hypocrisie ; qui enlève la rose du beau front d'un innocent amour et à la place y met une plaie ; qui de la douce religion fait une rhapsodie de mots ! La face du ciel en flamboie ! Et la terre, prenant un triste visage, comme à l'approche du jugement, est malade d'une pareille action ! »

Ressemblance bien superficielle d'ailleurs. M. Humbert ignore profondément les hésitations, les réflexions paralysantes des purs contemplatifs, et tout autant, je crois, ces flammes soudaines de l'impulsion, qui jaillies à travers la cendre des rêveries, échappent à la raison modératrice. Rien de plus surveillé que son activité de peintre. Il fait ce qu'il veut et ne fait que ce qu'il veut ; il change, sans doute, mais

par une évolution lente et réfléchie ; il surprend quelquefois, mais il n'est pas surpris, et toutes les fois qu'une de ces tendances obscures dont je parlais affleure à la surface lucide de sa conscience, elle est élaborée, aussitôt qu'aperçue, par sa réflexion vigilante, dirigée et disciplinée par sa volonté.

Ainsi M. Humbert se construit lui-même, pièce à pièce, des forcés brutes dont il est composé. Les influences extérieures n'ont agi sur lui qu'en lui révélant ce qu'il était. Il a pu s'enrichir, par assimilation, (au sens le plus fort du terme). Mais les idées d'autrui n'ont jamais été que le fumier nourrissant sur lequel s'élançait, par une vigoureuse poussée intérieure, l'épanouissement orgueilleux et splendide de son individualité propre.



Essayons d'en dégager les traits essentiels.

M. Humbert a la passion et l'intelligence du théâtre ; ce n'est pas là un accident dans sa vie, c'est un goût profond, qui explique en partie sa vision des hommes et des choses, l'économie de quelques-unes de ses peintures. Tout enfant, élevé au Casino du Locle, il se glissait, le soir, les samedis et les dimanches, dans les coulisses du théâtre, et là, parmi les sergents de ville et les pompiers, exaspérant les machinistes de son ubiquité encombrante, il allait, il venait, collait ses yeux curieux aux fentes des décors, regardait passer les acteurs

grimés, avec leurs brocards défraîchis et leurs perruques de louage, et, de quelques tirades entendues, des gestes, des attitudes surprises au hasard des œillades, il se composait un monde de splendeurs effrayantes et pourtant désirables, dont il rêvait la nuit. Et maintenant qu'il est un homme, M. Humbert a conservé ses goûts d'enfant, si convenables à un plasticien, et je sais plus d'une de ses toiles qui le prouveraient au besoin. Toujours séduit par l'éclat ou l'étrangeté des costumes, toujours attentif aux gestes éloquents, aux attitu-

des, aux mimiques, il aime les masques et plus encore les visages, signes visibles et mouvants des âmes qui les modèlent.

Car il est un curieux d'âmes et elles l'intéressent dans la mesure où il les lit, sur les visages, violentes, inquiètes ou passionnées, différentes des âmes communes, et plus qu'elles intelligentes, dominatrices ou disposées à subir ardemment la vie ; pour qu'il se décide à violer, de son regard aigu, le sanctuaire de leur essence, il faut qu'il soit tenté par la rareté des promesses. Jamais face vulgaire ne retint son attention. Mille fois je l'ai observé dans le monde, au théâtre ou au concert, inquisiteur et concentré, scrutant les physionomies jugées dignes de son examen et crayonnant à la hâte, sur ses genoux, des croquis furtifs. J'ai feuilleté ses carnets où se confesse, dans le pêle-mêle réjouissant des citations griffonnées et des dessins rapides, son amour des hommes exceptionnels et des poses révélatrices, en leur spontanéité, d'émotions intenses.

Les hommes encore et les drames, voilà par où l'histoire le séduit et l'attache. Négligeant d'observer la grisaille des évolutions séculaires, indifférent aux fourmilières d'anonymes, obscurément laborieuses, patientes, espérantes sous les talons des lourdes dominations, il ne s'arrête que devant les époques de fièvres et d'explosions, aux Renaissances, aux Révolutions qui peuvent offrir, un moment, à des acteurs extraordinaires des scènes dignes d'eux et l'éclairage des rampes glorieuses ; il lui faut des têtes impériales et superbes, capables de porter les couronnes conquises ou l'auréole des martyres affrontés, celles qui taillent des silhouettes fascinatrices dans l'éblouissement des apothéoses, celles qui roulent, retentissantes, sur le pavois des guillemes triomphales. Son imagination est peuplée de Borgia aux regards acérés comme la pointe de leurs stylets, de Médicis sacrifiés au moment où, l'hostie élevée, se consommait le sacrifice suprême, et de Napoléons, Césars ou Prométhées, roussis par la fumée des batailles ou dévorés sur leur rocher, par le vautour-ennui. Au fait il serait difficile qu'un peintre, qui ne cesse jamais d'être peintre, n'eût pas cette conception théâtrale et nietzschéenne de l'histoire.

Comme il préfère certains tableaux du film des siècles révolus, M. Humbert a sa terre de dilection, l'Italie, deux fois visitée ; et tout devait l'y enchanter, le sol, la race et les merveilles de l'art. Les

courbes ordonnées, les plans solidement établis et précieusement dégradés des horizons romains et toscans, contentaient ses yeux de linéaire et de constructeur. A Venise, à Ravenne, à Rome, à Pise, à Sienne, à Florence, dans les musées, dans les églises, dans les cloîtres qu'envahissent les herbes folles et les ramiers, sous les feux croisés des impertinences cosmopolites, ou dans les solitudes propices aux extases recueillies, il a copié avec ferveur, sur ses papiers et plus encore dans sa mémoire vaste et tenace, tous les chefs-d'œuvre inconnus ou célèbres qui s'offraient à ses surprises. Fresques, mosaïques, statues, architectures, rien ne lui a échappé, rien ne lui est inconnu de ce qu'ont observé les voyageurs les plus avertis et les plus attentifs, Taine, Barrès ou Bourget. Et cependant il regardait ce peuple plus sensible, plus artiste qu'aucun autre, démonstratif et naturellement comédien, et il s'étonnait, dans les rues, d'un port de tête altier, d'une ondulation rare des hanches, d'une démarche noblement cadencée. Et je comprends qu'il adore l'amant passionné de l'Italie, Henri Beyle, Milanais.



Il l'apprécie pour d'autres raisons encore ; et ceci me conduit à parler de ses goûts littéraires. M. Humbert cherche dans les livres des tempéraments plus encore que des idées, ou, pour mieux dire, les idées n'ont de valeur à ses yeux que marquées au coin d'une personnalité vigoureuse. Outrageusement dédaigneux des intelligences purement passives et réceptives, il méprise les élégances d'un éclectisme papillonnant, il a le dégoût des prêtres châtés du septicisme. Les affirmatifs et les convaincus peuvent seuls le satisfaire et partout où il devine une réaction originale en face de l'univers ou des hommes,

il est disposé à pardonner mille défaites en faveur d'une réussite aux témérités lâchées dans l'inexploré et souvent cognées aux obstacles des chemins non battus. Il a le culte des initiateurs, même incomplets et malheureux parfois dans leurs tentatives hasardeuses, et l'esprit le plus délié, l'art le plus délicat et le plus raffiné ne sauvent pas les

épigones de ses sarcasmes. Un Mallarmé lui est cent fois plus précieux qu'un Anatole France.

Au reste, qu'il approuve ou condamne, ses jugements, toujours spontanés et perspicaces, se circonscrivent dans des formules précises, suffisamment nuancées et qui étreignent tout l'essentiel de la chose jugée. N'ayant point subi l'éducation des collèges, il ignore les prudences énervantes de toute sincérité, et il jouit de ce privilège, utile aux seules intelligences vigoureuses, de n'interposer jamais, devant les pages de son livre, le prisme décevant des admirations consacrées.

Le temps n'est plus, où vautrés à plat ventre sur un vieux tapis, devant sa lampe qui filait, nous entamions une laborieuse exégèse de Mallarmé. Mais toujours, quand nous devisons de nos lectures, dans sa bonne petite cuisine où chante sur la tourbe une énorme cafetière, quand nous relisons ensemble les morceaux les plus intenses de nos auteurs de chevet, son instinct naïvement lucide me charme et me surprend.

M. Humbert ainsi, s'est fait lui-même une très solide culture. Il a, sans doute, et moins que d'autres qui se croient savants, des ignorances provisoires, avec tous les moyens de les dissiper. Et quand il vient me dire : « J'ai découvert un chef-d'œuvre : les *Considérations sur les Romains de Montesquieu* », une telle connaissance si complètement sienne, une telle admiration si vivement et si spontanément ressentie, ne vaut-elle pas mieux que la terne parure des geais académiques ?

Une nature aussi bien organisée ne pouvait se passer de solides assises morales. M. Humbert, avec sa haine des sottises bourgeoises, avec son horreur des Bouvard, a toutes les vertus bourgeoises. S'il est capable d'adoucir rétrospectivement les canailleries magnifiques et les crimes décoratifs, il se contente, pour sa part, d'être bon fils, bon frère, ami sûr et dévoué, honnête jusqu'au scrupule, respectueux de l'ordre et de toutes les hiérarchies traditionnelles. Malgré les rudesses de sa franchise et les aspérités de son orgueil, on est vaincu par sa robuste et généreuse tendresse, celle des âmes saines et fortes, et, l'on aime jusqu'à ses brusqueries, qui fouettent et ravivent les courages défaillants.

Je l'ai vu autrefois cyniquement négateur et destructif. Mais je sais aujourd'hui que ce fanfaron du nihilisme, peu enclin, du reste, à diviniser la science, a besoin désormais d'une conviction apaisante. Le fier Sicambre courbe la tête, il aspire à une certitude qui serait la suprême ordonnatrice de ses merveilleuses facultés.

Jean-Paul ZIMMERMANN.

